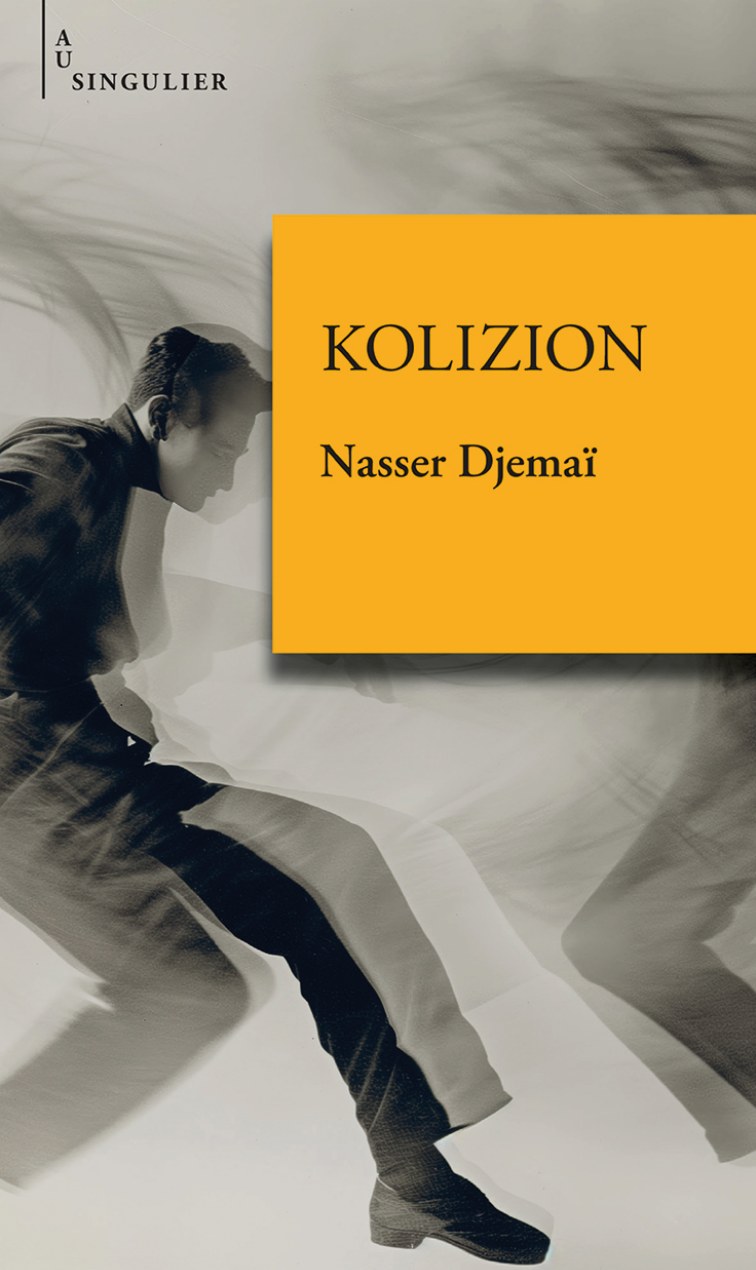
AU SINGULIER

KOLIZION

Nasser Djemaï



ACTES SUD - PAPIERS

Photographie de couverture : © Maria Pokrovskaya

© ACTES SUD, 2024
ISSN 2743-6608
ISBN 978-2-330-19766-7

KOLIZION

Nasser Djemaï

AU SINGULIER

TABLEAU I

Ma vie sur terre est un accident. Ni mon père ni ma mère ne veulent un enfant de plus. Six garçons, ça suffit ! Pourquoi un septième ? Comment faire manger tout ça ? Comment les habiller ? Comment les occuper ? Comment tenir avec un seul salaire ? Il y a d'abord l'aîné, Mounir, qui veut dire "le lumineux", suivi par Hilal, "fin croissant de lune". Ensuite, ça continue, tous les deux ans une nouvelle naissance : Younès "le proche de Dieu", Farid "l'unique", Hamid "le digne de louanges", Karim "le noble et généreux".

Le soir où je suis né, nuit de pleine lune, ma mère fait un rêve : deux étoiles filantes lancées en plein ciel se percutent. Une explosion qui donne naissance à la forme de mon visage, ma tête entourée d'une lumière. Ma mère dit : "Il s'appellera Mehdi « le guide éclairé par Dieu »".

À six mois, j'ai mon premier accident. Ma mère Hayat, qui veut dire "vie", occupée à la cuisine, demande à mon frère Farid, âgé de six ans, de s'occuper de moi pour essayer de calmer mes cris insupportables. Tous mes frères sont dehors et jouent au foot ensemble alors que lui, puni, doit veiller sur moi. Il berce mon berceau de manière régulière et avec patience. Mais rien à faire : mes cris ne cessent d'augmenter. Plus il berce, plus je crie, jusqu'au moment où mes hurlements deviennent impossibles, alors Farid, *alias* "l'unique" donne un coup de pied dans le berceau. Je suis éjecté contre le mur et tombe par terre. Mes cris s'arrêtent net. Farid, pris de panique, court chercher mes frères à l'extérieur. Ma mère, sortie pour étendre le linge dans la cour, découvre tous ses fils autour de son bébé sur le sol. Assommé. Inanimé.

Ma mère devient folle. Toute seule au milieu de la campagne, sans aucune aide aux alentours. Comme la chienne portant ses petits dans sa mâchoire, elle me prend dans ses bras, elle se met à courir sur la route en direction de la ville, avec tous ses garçons derrière elle, pour trouver de l'aide. Rapidement, un paysan revenant du marché s'arrête avec son camion. Il fait monter toute la famille au milieu de ses fruits et légumes,

direction l'hôpital où je reste deux semaines en réanimation.

À cinq ans, je fais ma première fugue. Intrigué par la route qui passe devant notre petite maison et ce qui se cache derrière la colline en face de chez moi, je me mets à marcher à travers les champs sans m'arrêter, avec mon paquet de gâteaux à la main. Plein après-midi de printemps, personne autour, je continue mon périple sans me demander comment rentrer chez moi. Plus j'avance, plus la colline recule. En début de soirée, je me retrouve en plein milieu de la forêt face à un rocher. Ma maison a disparu. Mais je n'ai pas peur, je me sens bien, je commence juste à avoir un peu froid. Je ne me souviens pas du chemin du retour. Je suis perdu, je continue de marcher jusqu'à rejoindre une route de campagne, où je me retrouve nez à nez avec des gendarmes. Ils me demandent ce que je fais là au milieu de la nuit et de la route alors que tout le monde me cherche. Ils me ramènent chez moi. À notre arrivée à la maison, mes parents se liquéfient de honte face à l'image de leur petit garçon de cinq ans qui descend d'une voiture de gendarmerie. Et encore une fois, tous mes frères seront punis à cause de moi.

À neuf ans, alors que l'école est terminée, je me retrouve encore un été à ne rien faire. Le soleil tape de toutes ses forces au milieu de la campagne, même les rivières ont fini par sécher, difficile de se rafraîchir où que ce soit. On passe le temps comme on peut : faire le jardin, débroussailler les ronces, faire les travaux de réparation dans la maison, et pour gagner un peu d'argent, mes frères vont aider les paysans à porter les bottes de foin, ramasser les tomates, cueillir les fraises, les pommes… Impossible d'aller à la piscine : trop loin, trop cher, pas de bus ni de tramway, il faut tout faire à pied. Mais Mounir, *alias* "le lumineux", et Farid, "l'unique", arrivent à convaincre notre mère Hayat d'y aller au moins une fois. Elle finit par accepter mais à une condition : que l'on paye l'entrée tout seuls. Explosion de joie, tout le monde se prépare : sac en plastique, une serviette de bain pour sept, un morceau de savon, il faut voyager léger, sandwichs, bouteille d'eau, quelques fruits, surtout ne rien acheter sur place. Mais, juste avant de partir, ma mère me retient par l'épaule et me dit que je suis trop petit pour y aller seul avec mes frères et que je dois rester près d'elle. Tous mes frères insistent pour que je parte avec eux et rassurent notre mère en